

Reflets

Revue ontarioise d'intervention sociale et communautaire



Féminisme des années 1990 opinions et perceptions de femmes de moins de trente ans

Geneviève Guindon

Volume 3, Number 2, Fall 1997

Visibles et Partenaires : Pratiques et recherches féministes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/026181ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/026181ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Reflets : Revue ontarioise d'intervention sociale et communautaire

ISSN

1203-4576 (print)

1712-8498 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Guindon, G. (1997). Féminisme des années 1990 : opinions et perceptions de femmes de moins de trente ans. *Reflets*, 3(2), 201–213.
<https://doi.org/10.7202/026181ar>

Tous droits réservés © Reflets : Revue ontarioise d'intervention sociale et communautaire, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Féminisme des années 1990 : opinions et perceptions de femmes de moins de trente ans

Geneviève Guindon

Experte-conseil, La coopérative Convergence, Ottawa

Introduction

Depuis que je m'intéresse à la question des jeunes femmes et du féminisme, d'abord à titre personnel et ensuite de façon académique, rares sont les occasions où le sujet est abordé. En effet, même si je remarque que certains regroupements de femmes poursuivent une réflexion sur la question de la relève, on entend peu souvent les propos des jeunes femmes sur le féminisme. Relativement présentes mais peu visibles au sein du mouvement, les jeunes femmes sont tout de même intéressées au féminisme et aux rapports entre les sexes. Cet article constitue donc une tentative pour leur donner voix.

Par ailleurs, quand, comme féministes, on souhaite créer différents types de partenariats ou d'alliances, il faut sans aucun doute considérer ceux qui peuvent être faits à l'intérieur même du mouvement des femmes. En invitant des jeunes chercheuses à venir partager leurs observations et préoccupations, les organisatrices du colloque *Visibles et Partenaires* démontrent, par un geste concret, leur désir d'établir des ponts entre différentes générations de femmes et de féministes.

Le contenu de cet article est tiré du mémoire de maîtrise déposé au Département de sociologie de l'Université de Montréal en janvier 1996 ayant pour titre *Les opinions et perceptions de jeunes femmes à l'égard du féminisme*. Après avoir donné un aperçu du féminisme contemporain et une explication de la démarche méthodologique entreprise, je présenterai les principales observations qui découlent de cette recherche. En guise de conclusion, je tenterai de voir comment les positions des jeunes femmes à l'endroit du mouvement féministe peuvent avoir une influence sur l'avenir de celui-ci.

Aperçu du féminisme contemporain

Le féminisme peut être défini comme un ensemble d'idées, de discours et de pratiques qui propose une analyse et une critique, ou une dénonciation, des rapports de pouvoir entre les hommes et les femmes. Il comporte une variété de courants et de tendances qui se distinguent autant par leurs conceptions des rapports entre les sexes que par leurs problématiques, leurs analyses et leurs moyens d'actions (Descarries-Bélanger et Roy 1992).

Dans les années 1990, au Canada et entre autres au Québec, les activités féministes, tout comme les grands rassemblements de femmes, sont occasionnels et thématiques. Il n'y a pas la même solidarité entre femmes qu'on a pu observer durant les années 1970, lors de l'émergence du féminisme de la deuxième vague. La Marche des femmes contre la pauvreté en 1995 et les activités subséquentes, la Vigile des femmes et la Marche pancanadienne en 1996, constituent à cet égard des exceptions. Il importe donc de souligner l'importance de cet événement pour la solidarité sociale en général et le mouvement des femmes en particulier. Ma recherche a été effectuée avant la Marche des femmes; je présume toutefois que l'activité, manifestation féministe, a pu avoir un impact sur l'opinion des jeunes femmes à l'égard du mouvement.

«Le rapport au féminisme n'est pas le même selon les générations.»

Le rapport au féminisme n'est pas le même selon les générations. Celui-ci est perçu et compris différemment selon l'âge et les expériences de vie des individus. Comme le souligne la journaliste américaine Paula Kamen: «Younger people have a unique approach to feminism. They come from a different place and a different time. Like every new set of young adults, their approaches, issues, identities, social attitudes, pressures and politics are distinct» (1991: 103). À une époque où les féministes militantes, comme «le grand public», se demandent quelle est la place du féminisme aujourd'hui et quel sera son avenir, il est essentiel d'étudier l'influence que celui-ci exerce auprès des jeunes femmes. Et ce, encore plus à un moment où un grand nombre d'entre elles semblent s'en dissocier... Afin de dessiner un portrait adéquat du féminisme et de discerner l'orientation qu'il prend, il importe donc de s'arrêter aux opinions et aux perceptions qu'entretiennent des jeunes femmes à son égard — d'où le motif de ma recherche.

«...les femmes de moins de trente ans présentent des caractéristiques particulièrement intéressantes dans l'étude du féminisme.»

En raison du contexte social, économique et politique dans lequel elles ont grandi, et de celui dans lequel elles vivent présentement, les femmes de moins de trente ans (notamment la cohorte des vingt à vingt-cinq ans) présentent des caractéristiques particulièrement intéressantes dans l'étude du féminisme. Entre autres, les 20 à 25 ans forment la première cohorte dont les membres sont nées et ont grandi avec le féminisme de la deuxième vague. J'étais donc curieuse de savoir comment les jeunes femmes ont profité des nouvelles conditions de vie et des possibilités de choix revendiquées par les générations précédentes.

Méthodologie

Afin d'amasser l'information nécessaire pour traiter du sujet, j'ai utilisé deux méthodes différentes et complémentaires. D'abord, j'ai fait une recension des écrits canadiens et américains, publiés de 1985 à 1995. Puis, dans le but de recueillir un matériau d'analyse plus riche, j'ai choisi de faire des entrevues auprès de petits groupes composés de deux ou trois participantes. Pour les fins de cette

recherche, j'ai défini le groupe cible comme étant celui des étudiantes universitaires de premier cycle. Les entrevues ont été réalisées au printemps 1994 auprès de quatorze étudiantes francophones provenant de domaines d'études variés et fréquentant l'Université de Montréal, l'Université Concordia et l'Université d'Ottawa.

Le guide d'entretien traite du vécu des jeunes femmes des années 1990. En connaissant les opinions et les perceptions qu'elles ont de leur réalité, il est possible d'identifier comment le féminisme est présent dans leur vie quotidienne. Cette démarche permettra donc d'explorer les questions du sexisme et du féminisme.

Je tiens à préciser que mon travail ne constitue pas un sondage ni une étude représentative. Il ne prétend pas établir les opinions et les perceptions que l'ensemble des femmes de moins de trente ans ont à l'égard du féminisme. La recherche visait plutôt à explorer, à découvrir différentes dimensions de la question à partir d'un petit groupe.

Opposition au féminisme

L'opposition au féminisme est un thème important du discours des jeunes femmes interrogées. J'observe cinq raisons pour lesquelles elles manifestent leur désaccord, à savoir :

- i. la méconnaissance du féminisme;
- ii. le sentiment que pour être féministe, on doit se sentir lésée;
- iii. le féminisme, c'est pour une autre génération;
- iv. le féminisme signifie radicalisme et revendications;
- v. le féminisme est exclusif aux femmes.

Voyons maintenant en quoi consiste leurs arguments.

i. la méconnaissance du féminisme

Les jeunes femmes des années 1990 connaissent très peu l'histoire du féminisme. Près de la moitié des étudiantes qui se sont prêtées aux entrevues en ont pris connaissance au sein de leur milieu

«L'information qu'elles détiennent provient principalement des médias qui, d'après leurs dires, projettent une image extrémiste et déformée.»

«Certaines formes de discrimination ont néanmoins subsisté aux changements...»

familial. Certaines disent alors ne pas vouloir se battre pour la reconnaissance de leurs droits comme elles ont vu leur mère le faire et refusent d'être des super femmes comme ces dernières. L'autre moitié des jeunes femmes avouent avoir eu peu de contacts avec le féminisme. L'information qu'elles détiennent provient principalement des médias qui, d'après leurs dires, projettent une image extrémiste et déformée.

ii. le sentiment que pour être féministe, on doit se sentir lésée

Les étudiantes croient que pour se dire féministe ou pour souscrire au mouvement des femmes, on doit vivre une expérience personnelle de sexisme. Or, leur première réaction est de dire qu'elles n'ont pas subi de contraintes parce qu'elles sont de sexe féminin. Comme la pensée féministe dénonce l'oppression individuelle et collective des femmes, à l'ère de l'individualisme dans laquelle elles vivent, les jeunes femmes n'adhèrent pas à cette idée d'expérience commune.

Il est vrai que trente ans de revendications féministes ont transformé les conditions de vie des Canadiennes. Certaines formes de discrimination ont néanmoins subsisté aux changements — la différence avec le sexisme des années 60, ou de celui qui se manifeste dans d'autres pays ou cultures, est qu'il se manifeste de façon plus subtile, plus difficile à percevoir.

iii. le féminisme, c'est pour une autre génération

Les étudiantes affirment que le féminisme ne reflète pas la réalité des jeunes femmes des années 1990 et que le mouvement ne répond pas à leurs besoins. Celui-ci est d'ailleurs associé aux femmes de la génération de leur mère. Les jeunes femmes prétendent qu'elles ont d'autres façons d'interpréter le monde, selon leurs propres expériences. Comme l'expriment Tonia, 24 ans et Brigitte, 21 ans :

Je trouve regrettable que les femmes qui ont milité pour la cause féminine pendant des années nous imposent leur façon de voir le féminisme. Pour nous autres, il y a des choses qui sont acquises. Oui, il y a encore du travail à faire... mais ne nous demandez pas d'être

comme vous! De revendiquer comme vous avez revendiqué! On est de différentes générations, avec différentes mentalités (Tonia).

les personnes qui militent maintenant pour le féminisme sont celles qui militaient dans les années 70. Elles peuvent bien dire comment elles étaient traitées dans les années 70, mais moi j'étais même pas née! (Brigitte)

iv. le féminisme signifie radicalisme et revendications

Suite à des entrevues réalisées auprès de jeunes Franco-Ontariennes, Colette Godin conclut que toutes s'accordent pour dire que le mot «féministe» fait peur. Il charrie une image de radicalisme qui fait reculer de nombreuses jeunes femmes ou qui, du moins, les empêchent d'affirmer leurs convictions par rapport au mouvement des femmes (1990: 19).

En effet, selon mes propres observations, l'une des raisons principales pour laquelle les jeunes femmes se dissocient du féminisme s'explique par le fait que le mouvement est relié au radicalisme. Mais le terme «radical» semble avoir perdu sa signification originale et théorique. De la transformation du système à partir de sa base (ou de ses racines), il réfère maintenant à des caractéristiques péjoratives: exagération et agressivité.

Les étudiantes avancent également que le féminisme entraîne des revendications. Sur ce sujet, elles n'ont pas tort; pendant toute son histoire, le mouvement féministe a exigé de meilleures conditions de vie pour les femmes. Pour mieux comprendre ces revendications, il importe de les situer dans le contexte socio-historique où elles ont été réclamées. À la fin des années 1960 et durant les années 1970, la conjoncture était favorable à l'action politique et contestataire. Or, pendant les années 1990, on retrouve peu de mouvement de mobilisation sociale et politique. Malgré quelques rares activités mobilisatrices, il n'est pas vraiment de mise au Québec ou en Ontario de poser des actions radicales, de gauche ou progressistes. Le néolibéralisme et la recrudescence de l'individualisme des années 1980 ont plus ou moins encouragé la perte de crédibilité des actions collectives.

«...une grande majorité de femmes dans la vingtaine ne sont pas prêtes à investir leurs énergies dans une action collective et politique...»

Le féminisme présuppose une action militante. En revanche, une grande majorité de femmes dans la vingtaine ne sont pas prêtes à investir leurs énergies dans une action collective et politique, d'autant plus qu'elles ne veulent pas remettre en question le système dans lequel elles fonctionnent et qu'elles considèrent assez bien leur convenir. Elles préfèrent travailler à partir du système social déjà existant (Kamen 1991; Wolf 1993).

Si quelques étudiantes ont souligné le bien-fondé des activités radicales passées, la plupart d'entre elles jugent que le radicalisme et l'action de revendiquer sont des moyens «extrémistes» utilisés pendant les années 1970 et qui ne s'adaptent pas à l'époque présente.

n le féminisme est exclusif aux femmes

Les jeunes femmes qui ont été interrogées pour les fins de la recherche, comme celles citées dans les ouvrages consultés (Descarries et Gill 1990; Kamen 1991; Michaud 1994; Wolf 1993), voient le féminisme comme un mouvement composé exclusivement de femmes, ce à quoi elles s'objectent fermement. Elles insistent sur la participation des hommes au sein du mouvement féministe et sur l'engagement de ceux-ci pour contrer le sexisme. Comme le dit une étudiante : «... (le sexisme), c'est un problème de société. Il faudrait que tout le monde puisse s'impliquer».

«Les femmes de moins de trente ans ont des façons de comprendre les rapports hommes-femmes qui diffèrent de celles des générations précédentes.»

Les femmes de moins de trente ans ont des façons de comprendre les rapports hommes-femmes qui diffèrent de celles des générations précédentes. Cela s'explique par le tissu social qui s'est modifié depuis le début du féminisme de la deuxième vague. Il faut également souligner le fait que la cohorte des 20 à 25 ans n'a pas eu à vivre la colère contre les hommes qu'ont exprimée les féministes au début du mouvement. Depuis les années 1960, les rôles traditionnels ont été remis en question, les mentalités se sont en partie transformées. Les jeunes femmes, du moins celles que j'ai interrogées, ont eu comme modèles ou partenaires des hommes qui étaient en accord avec des valeurs féministes.

Approbation du féminisme

Les jeunes femmes réproouvent donc les idées et les pratiques qu'elles associent au féminisme. Mais parallèlement à cela, elles sont en accord avec certains autres éléments. En effet, pour un grand nombre de jeunes femmes, le féminisme sous-entend les concepts de droits des femmes, d'égalité, de choix et d'indépendance. Une réaction toute aussi commune que l'opposition au radicalisme sera d'associer le féminisme au principe d'égalité entre les sexes. Lorsqu'on développe la question du féminisme, même les étudiantes qui ont eu une première réaction négative s'accordent pour dire que «les féministes veulent l'égalité entre les hommes et les femmes». Pour elles, cela est une chose tout à fait justifiable, voire désirée. Le commentaire de Lissa, 21 ans, peut être révélateur des sentiments ambivalents que plusieurs jeunes femmes entretiennent à l'égard du féminisme :

Je me considère féministe jusqu'à un certain point. Je trouve qu'on devrait avoir l'égalité mais on ne devrait pas pousser pour faire des affaires radicales.

«...toutes les étudiantes interrogées ont soulevé l'importance que les revendications féministes ont eu pour elles et pour l'ensemble de la société.»

Par ailleurs, toutes les étudiantes interrogées ont soulevé l'importance que les revendications féministes ont eu pour elles et pour l'ensemble de la société. Elles n'hésitent pas à souligner la part importante que le mouvement féministe a joué dans la mise en vigueur d'améliorations sociales pendant les dernières décennies.

Au niveau personnel, les étudiantes disent que le féminisme leur a permis de surmonter les obstacles, d'acquérir une confiance en elles, d'être respectées en tant que femmes et de faire reconnaître leurs capacités. Elles acceptent la pensée féministe qui rejette l'infériorisation des femmes même si elles ne comprennent pas toujours comment cette infériorisation se manifeste.

Adopter des valeurs féministes

«...les jeunes femmes... se sentent autonomes et libres de déterminer leur vie.»

Plusieurs femmes de moins de trente ans hésitent à se dire «féministes» mais elles adhèrent à certains principes du mouvement. Effectivement, des valeurs prônées par le féminisme s'imbriquent dans leurs activités quotidiennes (Boileau 1994; Descarries et Gill 1990; Komarovsky 1985; Ms. 1991). Par exemple, les étudiantes perçoivent les femmes comme des êtres à part entière tout comme elles désirent établir des rapports égalitaires avec les hommes. Même si elles connaissent peu les éléments du discours de l'idéologie féministe radicale (remise en question des institutions du mariage et de la famille), les étudiantes se sont approprié l'option de se marier ou pas, d'avoir des enfants ou non. Une des revendications féministes est de ne pas cantonner les femmes aux rôles traditionnels de mère et d'épouse et de leur permettre de faire des choix. En ce sens, le mouvement aura atteint un de ses objectifs : les jeunes femmes, du moins celles interrogées dans le cadre de la recherche, se sentent autonomes et libres de déterminer leur vie.

Peut-on dire alors que les jeunes femmes sont féministes malgré ce qu'elles en disent? À mon avis, on peut comprendre les raisons qui conduisent les jeunes femmes à refuser l'appellation «féministe». Certains éléments du féminisme, ou qu'elles associent au féminisme, les éloignent du mouvement — mais il faut aussi savoir ce que «se dire féministe» signifie.

Le mouvement féministe préconise un important changement social, soit la transformation ou l'élimination des mécanismes producteurs de l'oppression des femmes. De façon théorique, se dire féministe suppose qu'on a réfléchi sur la question et qu'on a pris position. Or, peu de jeunes femmes ont observé la place sociale qu'occupent les femmes. Cette question n'est pas nécessairement une de leurs priorités; elles sont déjà préoccupées par leurs études, leur travail, leur carrière, leurs relations amoureuses.

Dans la pratique, être féministe, c'est avoir un intérêt aux questions concernant directement les femmes. C'est aussi appuyer la transformation sociale que le mouvement soutient et assumer

les responsabilités et les risques que cela implique (Kostash 1987; Boileau 1993): le risque d'être démarquée de l'ensemble des jeunes et de la population, le risque de se faire harceler, narguer, exclure et de faire l'objet de discrimination. Être féministe donc, c'est adhérer à des valeurs, des principes; c'est s'opposer aux rapports de pouvoir entre les hommes et les femmes; c'est dénoncer les manifestations de sexisme. Être féministe, ce n'est pas seulement «croire» dans l'égalité entre les sexes, mais c'est aussi «faire» quelque chose pour l'atteindre.

Désengagement des jeunes femmes et avenir du mouvement féministe

«Elles précisent qu'il existe toujours des inégalités, que les femmes sont encore traitées comme inférieures.»

Quant on demande aux jeunes femmes si elles considèrent le féminisme nécessaire et, si oui, pourquoi, elles répondent qu'«il reste du travail à faire». Elles précisent qu'il existe toujours des inégalités, que les femmes sont encore traitées comme inférieures. Alors qu'une étudiante n'a «pas peur que ça dégénère» si le féminisme venait à disparaître, une autre craint que la situation sociale des femmes pourrait se détériorer. Plusieurs d'entre elles reconnaissent donc que le féminisme est nécessaire aujourd'hui et qu'il le sera également demain.

Ainsi, les étudiantes voudraient que le mouvement féministe se poursuive mais elles rejettent son approche. Elles aimeraient que le féminisme réoriente ses objectifs et ses activités. Elles proposent alors des stratégies qui, selon elles, correspondraient plus à la réalité des années 1990. Anne, 24 ans, avance ce qui suit :

Le mouvement féministe a changé [depuis les années 1970] et devrait peut-être se réorienter. C'est sûr qu'il faut des extrémistes. Sauf que dans la société d'aujourd'hui, je me demande si ça vaut la peine d'être aussi extrémiste et s'il n'y aurait pas d'autres moyens d'arriver à ses fins. Peut-être plus de discussions, moins la revendication, plus les compromis.

En fait, si les jeunes femmes éprouvent la nécessité de redéfinir le féminisme, c'est pour l'adapter à leur réalité. Elles désirent intégrer, au sein même de la problématique féministe, les hommes, certes, mais aussi les jeunes et les femmes vivant une double discrimination (les femmes de cultures minoritaires, les femmes ayant un handicap, etc.). Elles veulent qu'on reconnaisse les différences et la multiplicité des points de vue. Les participantes au forum de jeunes féministes qui a eu lieu à Lachute en 1994 parlent d'offrir plusieurs images du féminisme.

Dans les années 1990, les jeunes femmes veulent choisir les principes auxquels elles adhèrent et puisent du féminisme ce qui leur plaît. Comme l'exprime l'une d'entre elles: «Je vais écouter ce que les féministes disent et je vais écouter d'autres choses». Pour plusieurs, se dire féministe, c'est porter une étiquette et elles refusent cette association, tout comme elles refusent de brandir un drapeau (Descarries et Gill 1990; Fol 1992). Les jeunes femmes veulent donc contrôler leur engagement politique et social. Ce faisant, elles s'éloignent du lien émotif et politique qu'entraîne une participation au sein du mouvement féministe.

«Les jeunes femmes veulent donc contrôler leur engagement politique et social.»

Aux États-Unis, on observe la création du mouvement *Third Wave*. Ce mouvement féministe est composé de jeunes femmes, comprend la participation des jeunes hommes et s'attaque aux différentes formes d'oppression: sexisme, racisme, pauvreté. En fait, il s'agit d'un type de féminisme que les jeunes Franco-Ontariennes et Québécoises souhaitent voir.

Aussi longtemps que les femmes subiront des injustices, il y aura des jeunes femmes qui s'intéresseront au féminisme et à ses diverses formes d'expression. En effet, des femmes de moins de trente ans participent à des activités féministes (La rue, la nuit, femmes sans peur; La Marche des femmes contre la pauvreté; etc.). Mais les jeunes militantes représentent toujours une faible proportion de leur groupe d'âge. Pour la majorité des jeunes femmes, les questions soulevées au sein du mouvement et son mode de fonctionnement ne sont pas particulièrement stimulants. Il importe alors de se demander jusqu'à quel point les jeunes femmes se sentent concernées par les activités et les revendications féministes des années 1990.

Il est possible que les positions des jeunes femmes dont on a étudié les propos se modifient avec le temps et les expériences de vie. Une expérience personnelle de sexisme, notamment sur le marché du travail, peut être un catalyseur pour le développement d'une conscience féministe (Boileau 1994; Komarovskiy 1985; Renzetti 1987). Connaître les opinions des jeunes femmes permet toutefois d'entrevoir l'avenir du mouvement. Comment donc le mouvement féministe se poursuivra-t-il si les jeunes femmes, à l'heure actuelle, n'ont pas de conscience féministe? Que se passera-t-il lorsque les femmes qui militent au sein du mouvement aujourd'hui n'auront plus d'énergie à investir dans l'action politique? Le militantisme féministe, qu'il soit collectif ou personnel, disparaîtra-t-il?

C'est ici que les rapports entre générations au sein même du mouvement des femmes prennent toute leur importance. En effet, si les femmes déjà actives dans le mouvement s'inquiètent du désengagement des plus jeunes, elles devraient se préoccuper davantage des réalités et des besoins de ces dernières. Cette observation d'une jeune féministe explique la nécessité d'une collaboration entre les «vieilles» féministes et leurs cadettes :

The women who worked longest often lack understanding of their less experienced sisters. [...] It is important to teach those, feminist already, who come seeking involvement. It is also important to welcome the uncommitted, and encourage their explorations (Vevick 1990: 25).

«Pour rejoindre les plus jeunes, il faudra aborder des questions qui les touchent et les informer par le moyen d'activités qui les intéressent.»

Pour rejoindre les plus jeunes, il faudra aborder des questions qui les touchent et les informer par le moyen d'activités qui les intéressent. Afin de permettre aux femmes qui ne se sentent pas concernées par le discours et les actions féministes actuels de s'y intégrer, il faudra également être disposées à modifier le fonctionnement du mouvement. Ainsi, à moyen ou long terme, le mouvement féministe comme organisation politique et sociale devra subir des transformations qui lui seront sans doute bénéfiques.

Il est donc essentiel d'inviter les jeunes femmes aux réunions, aux rencontres, aux activités du mouvement des femmes. Il faut également leur permettre de s'exprimer et accorder une importance significative à leurs prises de position, même si elles ne coïncident pas toujours avec les principes préconisés par le féminisme de la deuxième vague.

Bibliographie

- BOILEAU, Josée (08/03/1993). «Les nouveaux visages du féminisme», *Le Devoir*, 1.
- BOILEAU, Josée (1994). «Les jeunes: un autre féminisme», *La Gazette des femmes*, vol. 15, no 6, 26-27.
- DESCARRIES, Francine et Carmen GILL (1990). «Images et réalités du féminisme : un défi politique», *Médium/sciences humaines*, no 37, 17-21.
- DESCARRIES-BÉLANGER, Francine et Shirley ROY (1992). *Le mouvement des femmes et ses courants de pensée: essai de typologie*, 2^e édition, Ottawa, CRIAW/ICREF.
- FOL, Catherine (1992). «Itinéraire d'une jeune féministe», *Relations*, no 585, 265-276.
- GODIN, Colette (1990). «Que pensent Danièle et ses copines. Le mouvement féministe et la relève», *Femmes d'action*, vol. 19, no 3, 19.
- KAMEN, Paula (1991). *Feminist Fatale: Voices from the «Twenty-something» Generation Explore the Future of the «Women's Movement»*, New York, Donald I. Fine.
- KOMAROVSKY, Mirra (1985). *Women in College: Shaping New Feminine Identities*, New York, Basic Books.
- KOSTASH, Myrna (1987). *No Kidding: Inside the World of Teenage Girls*, Toronto, McClelland and Steward.
- LAMOUREUX, Diane (1986). *Fragments et collages: essai sur le féminisme québécois des années 70*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage.
- MICHAUD, Lyne (1994). «Moi, une féministe?», *Femmes d'action*, vol. 23, no 4, 33-35.
- MS (1991). «Young Feminists Speak For Themselves» (1991). *Ms.*, vol. 1, no 5, 28-34.
- RENZETTI, Claire M. (1987). «New Wave or Second Stage? Attitudes of College Women Toward Feminism», *Sex Roles*, no 16, 265-277.
- VEVICK, M.A. (1990). «Young Feminists Looking for Learning», *Women's Education des femmes*, vol. 8, no 1, 24-25.
- WOLF, Naomi (1993). *Fire With Fire: The New Female Power and How It Will Change the 21st Century*, Toronto, Random House.